

Brahmanda – le souffle du papier

Restitution de résidence – Parmeet Kaur-Tesson & Anja Madsen-Pernot

L'ÉCOLE – centre d'art contemporain CHABRAM², septembre/octobre 2025

La rencontre : du mycélium au papier, deux matières vivantes

C'est au cœur de la lenteur que s'est nouée cette rencontre. Une lenteur choisie, précieuse, presque militante, qui a permis aux deux artistes – Parmeet Kaur-Tesson et Anja Madsen-Pernot – de se mettre à l'écoute d'un matériau vivant : le mycélium, ce réseau fongique souterrain, invisible mais essentiel à la vie.

Face à lui, un autre support de mémoire, plus visible mais tout aussi organique : le papier, ici fabriqué à partir de lin, une matière à la fois fragile et incroyablement résistante, qui porte les traces du temps, des gestes, des plis et des intentions.

Cette rencontre entre deux matières – et deux femmes – se fait dans une approche profondément écologique et sensible : non pas en instrumentalisant le vivant, mais en s'inscrivant dans son rythme, en l'écoulant, en le laissant émerger.

Un dialogue entre territoires et mémoires déplacées

Le mycélium, sorti de son sol d'origine, est cultivé et observé dans un nouvel environnement. Ce geste, apparemment simple, porte en lui une complexité politique et existentielle : le déplacement.

Parmeet Kaur-Tesson, artiste d'origine indienne, et Anja Madsen-Pernot, danoise, portent toutes deux une histoire de déplacement – géographique, culturel, intime. Le mycélium devient ici une métaphore de l'exil, du déracinement, mais aussi de la résilience et de la capacité d'adaptation du vivant.

Le fait de prélever ce champignon médicinal, le Reishi, dans un sol viticole voisin du centre d'art, interroge l'état de nos terres – surexploitées, fatiguées, appauvries. Ce geste devient alors un acte poétique et politique, une critique implicite de l'anthropocène et de ses conséquences.

L'art comme guérison, le sol comme mémoire

La figure tracée au sol – semblable dans sa forme à un nombril – renvoie à l'origine, au lien ombilical entre l'humain et la terre. C'est une œuvre éphémère, organique, qui vit et respire, qui invite à reconsidérer notre rapport au sol non pas comme une ressource, mais comme un corps vivant à part entière.

Le Reishi, guérisseur naturel, agit sur la terre comme un baume. De la même manière, l'art peut-il guérir le réel ? Les deux artistes en font l'hypothèse : dans ce geste de collaboration avec le vivant, dans cette attention portée à l'invisible, l'art devient un espace de soin, de résistance, de réparation.

Fragilité, joie et lâcher-prise : vers une écologie de la création

Pour Anja, habituée à la maîtrise du papier, travailler avec un organisme aussi imprévisible que le mycélium a été un bouleversement : une expérience de lâcher-prise, d'humilité, de cohabitation

avec l'inconnu. Le champignon devient alors un partenaire de création, au même titre que les autres acteurs du centre d'art.

Ce travail convoque une joie discrète, celle qui naît dans la vulnérabilité assumée, dans l'acceptation de ne pas tout contrôler. Il interroge la place de l'artiste dans le vivant, non plus comme un démiurge, mais comme un médiateur sensible, attentif aux rythmes du monde.

Créer avec le vivant : une esthétique de l'interconnexion

Le projet mené par Parmeet Kaur-Tesson et Anja Madsen-Pernot s'inscrit avec force dans les préoccupations majeures de l'art contemporain actuel, où la création artistique ne peut plus ignorer l'urgence écologique, la complexité des identités, ni l'impact politique de ses gestes. Leur démarche convoque plusieurs axes fondamentaux – à la fois esthétiques, éthiques et philosophiques – qui participent à redéfinir ce que peut l'art aujourd'hui.

Vers une esthétique du « care » et du vivant

Leur travail s'inscrit dans une pensée écoféministe, qui relie la question environnementale à celle des rapports de pouvoir, de genre, et de domination. Loin des symbolismes essentialistes, elles développent une poétique du soin, du lien, du respect du rythme du vivant. Le Reishi, mycélium guérisseur, devient ici non seulement matériau, mais métaphore d'un monde réparé par l'attention, la lenteur et la cohabitation.

Cette approche fait écho aux œuvres de Camille Henrot, dont les installations hybrides interrogent la maternité, le cycle de la vie et la connaissance non hiérarchique, ou encore à Ana Mendieta, qui dès les années 1970 liait corps, nature et spiritualité dans ses performances "earth-body". On pense aussi au travail de Candice Lin, qui mêle recherches postcoloniales, alchimie organique et narrations non humaines.

Identités déplacées et géographies croisées

Les deux artistes, l'une d'origine indienne, l'autre danoise, interrogent à travers leur collaboration la notion de déplacement : celui du mycélium, déplacé de son sol ; celui de leurs propres trajectoires, marquées par la migration, la traversée, le déracinement. Elles explorent comment ces identités multiples influencent leur manière d'habiter le monde et de créer.

Cette approche rejoint la pensée décoloniale qui traverse aujourd'hui l'art contemporain, notamment dans les œuvres de Otobong Nkanga, qui questionne la mémoire des territoires, l'exploitation des ressources et les trajectoires postcoloniales des corps et des matériaux. Comme chez Kaur-Tesson et Madsen-Pernot, il s'agit de penser depuis les marges, non pour revendiquer une périphérie, mais pour refaçonner les centres.

Gestes de résistance, espaces de réparation

Créer avec et non sur la nature, prendre soin plutôt que prélever, penser chaque geste comme un acte, ces choix traduisent une volonté politique. Les œuvres issues de cette résidence ne cherchent pas à dénoncer par le spectaculaire, mais à résister par le sensible. Elles proposent un autre récit, un autre rapport au temps, au vivant, à la terre.

Dans cette optique, leur travail se rapproche de démarches comme celle de Maria Thereza Alves, qui explore la mémoire des plantes migrantes et les effets du colonialisme botanique, ou de Joan Jonas, pionnière de l'art-performance qui mêle mythologies, animaux, gestes rituels et récits écologiques dans des œuvres à la fois poétiques et engagées.

Le mycélium comme co-auteur

Ici, le vivant ne sert pas de décor. Le mycélium agit, transforme, dessine ses propres formes, réagit aux conditions de son environnement. Il est co-créditeur de l'œuvre. Ce renversement de perspective – où l'artiste ne domine plus la matière mais collabore avec elle – participe d'un tournant majeur dans les pratiques contemporaines : le vivant devient performatif.

Ce processus évoque le travail de Tomás Saraceno, qui collabore avec des araignées, ou celui de Saša Spačal, qui conçoit des œuvres où les champignons, bactéries et réseaux biologiques interagissent avec les spectateurs et l'environnement. Le vivant y est acteur, pas simple motif.

Enfin, leur projet dépasse la logique de l'objet artistique autonome. L'œuvre ici est processus, un écosystème et une expérience relationnelle. Elle naît de la rencontre entre artistes, territoire, matière, histoire, et savoirs pluriels. Il s'agit de créer avec le monde, non en dehors de lui.

Dans cette perspective, on peut penser à des pratiques comme celles de Cecilia Vicuña, dont les installations faites de fibres naturelles, chants, et rituels collectifs convoquent la mémoire précoloniale, les luttes écologiques et la réactivation du sacré. L'art devient alors un espace de réparation, de résilience et de possible.

Vers un art vivant et relié

En mettant le mycélium au centre de leur réflexion, Parmeet Kaur-Tesson et Anja Madsen-Pernot ne se contentent pas de « représenter » le vivant. Elles en font l'agent principal d'un récit où l'art devient un espace de dialogue entre matière, mémoire et mouvement. Leur travail invite à désapprendre la domination, à repenser nos modes de création, et à imaginer un art qui soigne, qui relie, qui résiste – tout en demeurant profondément poétique.

Une poétique du lien

Cette résidence aura été une exploration sensible des tensions entre contrôle et liberté, entre nature et culture, entre soin et extraction. Les œuvres nées de cette collaboration ne sont pas des objets figés, mais des traces vivantes, des fragments d'un dialogue continu entre artistes, matières, et territoires. Le mycélium, en filigrane, devient ici le fil rouge d'une réflexion sur notre place dans le monde, sur notre responsabilité face à la terre, et sur le pouvoir réparateur de l'art.

Nathalie Viot